

PLAN
DU PREMIER ACTE
D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

C'est ici qu'il convient de placer un fragment écrit tout entier de la main de Racine et qui trace le plan du premier acte d'une tragédie d'*Iphigénie en Tauride*.¹ Quelle date peut-on assigner à cette esquisse? Une note, placée en tête du manuscrit, tranche ainsi la question : « Après 1677, — après la représentation de *Phèdre*, qui parut en 1677, Racine forma encore le projet de quelques tragédies dont il n'est resté dans ses papiers aucun vestige, si ce n'est le plan du premier acte d'une *Iphigénie en Tauride*. Ce plan n'a rien de curieux, si ce n'est qu'il fait connaître de quelle manière Racine, quand il entreprenoit une tragédie, dispoit chaque acte en prose. Quand il avoit lié toutes les scènes entre elles, il disoit : « Ma tragédie est faite, » comptant le reste pour rien. Il avoit encore eu le dessein de traiter le sujet d'*Alceste*. M. de Longepierre assure qu'il en avoit entendu réciter quelques morceaux; mais c'est tout ce qu'on en sait.² »

Cette note ne fait que répéter ce que Louis Racine dit dans ses *Mémoires*; les assertions du fils de Racine n'ont point été acceptées sans conteste par les commentateurs. On se rappelle ce que M. Saint-Marc Girardin a rapporté des entretiens que La Grange-Chancel eut avec Racine. Il a cité notamment³ les lignes où cet écrivain, dans la préface de sa tragédie d'*Oreste*

1. Ce manuscrit est parmi les papiers de Racine à la Bibliothèque nationale, f. français, 12,387, f. 94-97.

2. Voy. tome II, p. 470.

3. Tome II, p. 471.

et *Pylade* (qui n'est autre qu'*Iphigénie en Tauride*), a raconté comment Racine aurait hésité d'abord entre *Iphigénie sacrifiée* et *Iphigénie sacrificante*, et ne se serait décidé en faveur de la première qu'après avoir connu que la seconde n'avait pas de matière pour un cinquième acte. Il n'y a pas de raison de ne point tenir compte de ce témoignage de La Grange-Chancel. On serait donc mieux fondé à croire que le plan dont nous nous occupons est précisément un monument de l'hésitation du poète entre les deux sujets. Il aurait été conçu et abandonné vers 1673, lorsque Racine eut définitivement adopté le sujet d'*Iphigénie en Aulide*.

L'hésitation de Racine n'est pas difficile à comprendre. Le sujet d'*Iphigénie en Tauride*, offre aussi de grandes beautés. La tragédie d'Euripide, Ἰφιγένεια ἢ ἐν Ταύροις, si elle n'égale pas Ἰφιγένεια ἢ ἐν Αὐλίδι, est une des meilleures du poète grec. Iphigénie ouvre la pièce en racontant comment elle a failli être immolée en Aulide : Diane la déroba aux Grecs, en substituant une biche à sa place, et l'enlevant dans les airs, elle la transporta en Tauride. La déesse l'établit prêtresse de son temple : il règne en ce pays une coutume inhumaine, qui ordonne que tout Grec qui y aborde soit sacrifié sur l'autel de la déesse. Iphigénie est chargée d'initier les victimes. A d'autres est remis le soin abominable de les égorger dans le sanctuaire. Iphigénie a été tourmentée par des visions ou des songes ; elle tremble pour son frère Oreste qu'elle a laissé, jeune encore, à Argos. Elle se retire dans le temple.

Oreste et Pylade surviennent ; l'oracle d'Apollon a ordonné à Oreste de se rendre en Tauride pour y enlever la statue de Diane et la rapporter dans Athènes, seul moyen qu'il ait de se délivrer des poursuites des Furies auxquelles il est en proie. Ils s'entretiennent des difficultés de leur projet ; ils se décident à se réfugier dans les cavernes du rivage et à attendre la nuit qui leur offrira plus de ressources.

Iphigénie et le chœur, composé des femmes grecques qui l'aident dans l'accomplissement de ses fonctions, échangent leurs plaintes. Un berger accourt et raconte comment lui et ses compagnons ont découvert deux Grecs cachés dans les rochers du rivage ; ils sont parvenus à s'en emparer, grâce surtout à une crise mystérieuse éprouvée par l'un d'eux, et les ont amenés

au roi Thoas, qui a ordonné de les conduire au temple de Diane et de préparer le sacrifice. Iphigénie se livre à des réflexions qui font honneur au bon sens d'Euripide : « J'ai lieu de me plaindre, dit-elle, des lois imposées par la déesse : les mortels souillés d'un meurtre, ou d'un enfantement récent, ou par l'attouchement d'un cadavre, elle les écarte de ses autels comme impurs, et elle prend plaisir à se faire immoler des victimes humaines ! Non, il n'est pas possible que l'épouse de Jupiter, Latone, ait enfanté une divinité si cruellement stupide. Le festin servi aux dieux par Tantale me paraît incroyable. Ils n'ont pu se repaître du corps d'un enfant. Les habitants de ce pays, habitués à verser le sang des hommes, ont rejeté sur les dieux leurs mœurs inhumaines, car je ne saurais croire qu'une divinité puisse faire le mal. »

Après les chants du chœur, on amène les prisonniers chargés de chaînes. Iphigénie fait délier les mains des victimes. Elle les interroge ; Oreste lui apprend ce qui s'est passé depuis la ruine de Troie, la mort d'Agamemnon, tué par Clytemnestre ; la mort de Clytemnestre, tuée par son fils. Il refuse toutefois de dire son nom. Iphigénie lui propose de le laisser évader et retourner à Argos pour porter un message à quelqu'un qui lui est cher. Elle s'éloigne pour écrire ce message.

Alors commence entre Oreste et Pylade un généreux combat. L'un doit être sauvé, l'autre doit périr. Chacun veut persuader à son ami que c'est à lui de rester, à l'autre de profiter de la voie de salut qui lui est ouverte. Pylade se résigne enfin à être le messager d'Iphigénie. La prêtresse revient avec les tablettes, qu'elle lui remet. Ils échangent des serments réciproques. Pour plus de sûreté en cas de naufrage, Iphigénie leur récite le contenu de la lettre adressée à Oreste, fils d'Agamemnon. Reconnaissance d'Iphigénie par Oreste. A la suite de questions qu'elle lui adresse, Iphigénie se convainc également que c'est son frère qu'elle a devant les yeux. Elle tremble à la pensée qu'elle a été sur le point de verser son sang.

Comment sauver les jours de son frère et de l'époux d'Électre, Pylade ? Oreste raconte à sa sœur comment il comparut devant l'Aréopage, comment Apollon plaida sa cause contre l'Euménide accusatrice, et comment les suffrages du vénérable tribunal se

trouvèrent égaux, de sorte qu'il s'en alla absous. Mais les Furies continuèrent à le persécuter. Il eut alors de nouveau recours à Apollon, dont l'oracle lui donna le conseil qui l'a conduit dans cette île. Il demande à sa sœur de l'aider dans l'entreprise. Iphigénie imagine ceci. Elle dira au roi Thoas que les deux étrangers, coupables de parricide, ont souillé la statue en la touchant. Elle lui expliquera qu'il est nécessaire de purifier la statue et les victimes dans les eaux de la mer. Elle se rendra ainsi avec la statue, et avec eux, sur le rivage, à l'endroit où est attaché leur vaisseau, et ce sera à eux de faire le reste. Iphigénie recommande au chœur de garder le silence sur leur projet.

Le roi Thoas vient voir si le sacrifice est commencé. Iphigénie se présente à lui la statue dans ses bras. Elle persuade sans peine au barbare tout ce qu'elle veut. C'est ainsi qu'elle s'éloigne processionnellement avec les deux étrangers. Thoas reste pour garder le temple. Le chœur célèbre Apollon. Un messenger vient annoncer qu'Iphigénie s'est enfuie avec les deux Grecs, emportant la statue de la déesse. Il fait le récit de l'événement, de la lutte qui s'est engagée, du départ du vaisseau qui, toutefois, contrarié par la violence des vagues, ne peut gagner la pleine mer. Thoas ordonne aussitôt de courir au rivage, de mettre les barques à la mer, et de s'emparer des impies ravisseurs. Mais Minerve apparaît. Elle arrête Thoas en lui disant qu'Oreste accomplit la volonté des dieux; et elle prend sous sa protection les fugitifs et la statue de sa sœur, qui déjà vogue joyeusement vers Athènes.

Ce thème antique a été plusieurs fois renouvelé dans notre poésie. Le Clerc et Boyer s'en étaient emparés dans leur *Oreste*, en 1681. Nous avons mentionné déjà *Oreste et Pylade*, de La Grange-Chancel, joué en 1697, où M^{lle} de Champmeslé, à la fin de sa carrière, remplit encore le rôle d'Iphigénie; tragédie médiocre, du reste, et maladroitement compliquée. Guimond de La Touche eut le mérite d'être plus simple. Sa tragédie (1757) obtint un grand succès. La reconnaissance n'y a pas lieu au moyen de la lettre écrite par Iphigénie, comme dans Euripide, mais dans un entretien du frère et de la sœur; Iphigénie dit au prisonnier :

Que sait-on, dans Argos, du sort d'Iphigénie
Qui vit contre ses jours la Grèce entière unie?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur!
Que me demandez-vous? Ah! mortelle rigueur!

IPHIGÉNIE.

Eh! d'où naît, à son nom, le trouble qui vous presse?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse,
Vous n'avez pu la voir, vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs tous prêts à la frapper;
Vous n'avez pu parer l'autel pour son supplice.

ORESTE.

Mais quel soin...

IPHIGÉNIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous? je vais subir le même sort,
Par le même chemin descendre au même bord.
Heureux si je pouvais, victime obéissante,
Offrir aux dieux comme elle une tête innocente!

IPHIGÉNIE.

Quoi donc! vous ignorez encore qu'elle vit,
Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit,
Et que, la transportant sur un rivage horrible...

ORESTE.

Qu'entends-je? Iphigénie... ô dieux, est-il possible?
Elle vit!... achevez, je meurs moins malheureux.
Dites, le savez-vous? sur quels bords rigoureux
Respire une victime et si chère et si tendre?

IPHIGÉNIE.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste ciel! Et pouvez-vous m'apprendre
Quel est son sort?

Une fois lancés sur cette pente, ils arrivent vite au but.

Eh bien, à ses malheurs reconnaissez Oreste!
— Mon frère! — Iphigénie!

Aux trois tragédies que nous avons citées, il convient d'ajouter deux opéras : l'un représenté en 1704, paroles de Duché et Danchet, musique de Desmaret et Campra; l'autre, paroles de Gaillard,

musique de Gluck, représenté en 1778. Dans ce dernier, la reconnaissance est encore amenée différemment. Aristote rapporte, dans sa *Poétique*, que Polyidès, poète grec qui avait traité le même sujet qu'Euripide, avait différé la reconnaissance du frère et de la sœur jusqu'à l'instant du sacrifice. Oreste, au moment de recevoir le coup mortel, s'écriait : « Ce n'est donc pas assez que ma sœur ait été sacrifiée en Aulide, il faut que je le sois à mon tour ! » Ces mots produisaient la reconnaissance d'Oreste et Iphigénie. M. Gaillard a emprunté cette situation au poète Polyidès.

Dans les littératures étrangères, rappelons la tragédie de Goethe. Le poète allemand s'est tiré par une subtilité de la difficulté qui, dit-on, avait fait reculer Racine. Au dénouement, lorsque Oreste a reconnu sa sœur dans la prêtresse de Diane, il s'explique le sens de l'oracle d'Apollon : « Si tu ramènes en Grèce, avait dit l'oracle, la sœur qui demeure contre son gré dans le sanctuaire au rivage de Tauride, alors la malédiction cessera ! » Il avait entendu ces paroles de Diane, sœur d'Apollon, mais il comprend que c'est d'Iphigénie qu'il était question ; et dès lors il n'a plus besoin d'enlever la statue de la déesse, ce qui rend entre Thoas et Oreste l'accommodement plus facile. Le roi scythe, quoiqu'il aime Iphigénie, consent à ce qu'elle parte avec son frère et Pylade. Il se contente de garder la statue. Tout est bien qui finit bien. Mais il n'eût point été mal à propos de faire intervenir la déesse Minerve pour inspirer tant de sagesse à un barbare.

Les deux grandes tragédies d'Euripide, dirigées toutes deux plus ou moins ouvertement contre la coutume, non encore abolie en son temps, des sacrifices humains, ont laissé dans l'histoire littéraire un double sillon fertile. Nous les retrouvons toutes deux dans l'œuvre de Racine, l'une achevée et admirable, l'autre à l'état d'esquisse à peine commencée. On ne peut regretter qu'une chose, c'est que Racine ait abandonné son projet, et que nous ne trouvions pas à son *Iphigénie en Aulide* le magnifique pendant que le poète grec a donné à la sienne.

PLAN

DU PREMIER ACTE

D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE

SCÈNE PREMIÈRE.

Iphigénie vient avec une captive grecque, qui s'étonne de sa tristesse, et lui demande si c'est qu'elle est affligée de ce que la fête de Diane se passera sans qu'on lui immole aucun étranger.

« Tu peux croire, dit Iphigénie, si c'est là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon. Tu sais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiés depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je me faisais une joie de ce que la fortune n'avait amené aucun Grec pour cette journée, et je triomphais seule de la douleur commune qui est répandue dans cette île, où l'on compte pour un présage funeste de ce que nous manquons de victimes pour cette fête. Mais je ne puis résister à la secrète tristesse dont je suis occupée depuis le songe que j'ai fait cette nuit. J'ai cru que j'étais à Mycène, dans la maison de mon père : il m'a semblé que mon père et ma mère nageoient dans le sang, et que moi-

même je tenois un poignard à la main pour en égorger mon frère Oreste. Hélas! mon cher Oreste!

[LA CAPTIVE.]¹

« Mais, madame, vous êtes trop éloignés l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de votre songe.

[IPHIGÉNIE.]

« Et ce n'est pas aussi ce que je crains; mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille : les rois sont sujets à de grands changements. Ah! si je t'avois perdu, mon cher frère Oreste, sur qui seul j'ai fondé mes espérances! car enfin j'ai plus sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille : tu ne fus point coupable de ce sacrifice où mon père m'avoit condamnée dans l'Aulide; tu étois un enfant de dix ans. Tu as été élevé avec moi, et tu es le seul de toute la Grèce que je regrette tous les jours.

[LA CAPTIVE.]

« Mais, madame, quelle apparence qu'il sache l'état où vous êtes! Vous êtes dans une île détestée de tout le monde : si le hasard y amène quelque Grec, on le sacrifie. Que ne renoncez-vous à la Grèce? que ne répondez-vous à l'amour du prince?

[IPHIGÉNIE.]

« Eh! que me serviroit de m'y attacher? Son père Thoas lui défend de m'aimer; il ne me parle qu'en tremblant : car ils ignorent tous deux ma naissance, et je n'ai garde de leur découvrir une chose qu'ils ne croiroient pas; car quelle apparence qu'une fille que les pirates ont

¹ Nous mettons entre crochets les noms des interlocuteurs qui ne sont pas dans le manuscrit et que nous suppléons.

enlevée dans le moment qu'on l'alloit sacrifier pour le salut de la Grèce fût la fille du général de la Grèce? Mais voici le prince. »

SCÈNE II.

[IPHIGÉNIE.]

« Qu'avez-vous, prince? D'où vient ce désordre et cette émotion qui vous reste?

LE FILS DE THOAS.

« Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous savez combien j'ai détesté avec vous les sacrifices de cette île : je me réjouissois de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette funeste occupation; et cependant je suis cause que vous aurez deux Grecs à sacrifier.

IPHIGÉNIE.

« Comment, seigneur?

LE FILS DE THOAS.

« On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étoient environnés d'une grande foule de peuple contre lequel ils se défendoient. J'ai couru sur le bord de la mer; je les ai trouvés à la porte du temple, qui vendoient chèrement leur vie, et qui ne songeoient chacun qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité. Je les ai défendus moi-même; j'ai désarmé le peuple : et ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs : ils l'ont avoué. J'ai frémi à cette parole; on les a amenés malgré moi à mon père : et vous pouvez

juger quelle sera leur destinée. La joie est universelle, et on remercie les dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin, madame, ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices. Mais voici le roi mon père. »

SCÈNE III.

LE ROI.

« Quoi! madame, vous êtes encore ici! Ne devriez-vous pas être dans le temple pour remercier la déesse de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées? Allez préparer tout pour le sacrifice, et vous reviendrez ensuite, afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers. »

SCÈNE IV.

Iphigénie sort, et le prince fait quelque effort pour obtenir de son père la vie des deux Grecs, afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le roi le maltraite, et lui dit que ce sont là les sentiments qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque; il lui reproche la passion qu'il a pour une esclave.

LE PRINCE.

« Et qui vous dit, seigneur, que c'est une esclave? »

LE ROI.

« Et quelle autre qu'une esclave auroit été choisie par les Grecs pour être sacrifiée? »

[LE PRINCE.]

« Quoi! ne vous souvient-il plus des habillements qu'elle avoit lorsqu'on l'amenaici? Avez-vous oublié que les pirates l'enlevèrent dans le moment qu'elle alloit recevoir le coup mortel? Nos peuples eurent plus de compassion pour elle que les Grecs n'en avoient eu;¹ et au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent pour présider elle-même à ses sacrifices. »

Le prince sort déplorant sa malheureuse générosité, qui a sauvé la vie à deux Grecs, pour la leur faire perdre plus cruellement.

SCÈNE V.

THOAS.

Le roi témoigne à son confident qu'il se fait violence de maltraiter son fils.

« Mais quelle apparence de donner les mains à une passion qui le déshonore? Allons, et demandons tantôt à la déesse, parmi nos prières, qu'elle donne à mon fils des sentiments plus dignes de lui.² »

1. Dans le manuscrit : *n'en avoient eue.*

2. Ce plan découvre le nœud et l'intérêt de toute la pièce. Il paroît par ce premier acte que la tragédie sera aussi simple que celle d'Euripide; à la réserve qu'on y verra le fils de Thoas : mais quand ce fils saura que le Grec qu'il a sauvé est le frère d'Iphigénie, on prévoit de quelle manière le trouble augmentera. (L. R.)